

Entre les deux actes

Al-Balagh, 6 décembre 1945.

Le temps de repos entre les deux actes peut être long, ou il peut être court, mais une chose est certaine : le public a besoin de se reposer maintenant. L'acte a été véritablement long, comparé aux autres actes de cette splendide histoire théâtrale qui se joue sur notre merveilleuse scène politique.

L'acte a été véritablement long, plus long qu'il n'aurait dû l'être, et véritablement compliqué, plus compliqué que les gens n'en ont l'habitude. Les anciens Grecs aimaient le théâtre d'un amour intense, et leurs poètes satisfaisaient cet amour du théâtre de la façon la plus complète, et des jours précis de l'année étaient réservés à ce bel art. La représentation commençait à l'aube et se terminait à la fin du jour, mais les acteurs ne passaient pas toute la journée à jouer un seul acte, ni une seule histoire ; ils jouaient plutôt de nombreux actes et des histoires diverses, dont certaines attristaient et d'autres réjouissaient !

Pour notre part, nous avons surpassé les Grecs d'une manière qui sera inscrite à notre crédit dans l'histoire du théâtre. Et que penses-tu d'un acte dont la représentation a commencé vendredi dernier, et dont l'aube s'est levée à nouveau jeudi sans que le rideau ne soit encore tombé — les machinistes se tenant simplement prêts à le baisser dès que le signal leur en viendrait du metteur en scène de la troupe ? Le rideau peut tomber sur les événements de cet acte aujourd'hui, ou il peut tomber demain, ou il peut tomber à n'importe quel moment, n'importe quel jour, lorsque le Conseil des ministres se réunira pour entériner ce qu'il ne peut pas ne pas entériner, et pour approuver ce qu'il ne peut pas ne pas approuver. Il n'est pas douteux que le public s'est mis à se lasser de la longueur de cet acte et à s'impatienter de voir tomber le rideau — à tel point qu'un journaliste habile et excellent, parmi ceux qui aiment cet art du théâtre, disait hier : si le Président du Conseil était équitable, il convoquerait ses collègues à une réunion tenue juste après la dissolution du comité politique, pour épargner aux gens cette longue épreuve.

Et grâce à Dieu, le théâtre, dans cette histoire, se déroule à la manière égyptienne familière, ou plutôt à celle qui était familière avant que l'Égypte ne s'approche de l'Europe, ou avant que l'Europe ne s'approche de l'Égypte, quand les acteurs jouaient leur rôle, et que le public mangeait, buvait et fumait, se distrayant de ces futilités dont

beaucoup d'entre eux ont pris l'habitude de passer le temps. Il leur importe donc peu que la représentation soit courte ou longue, car ils ne se plaignent ni de faim ni de soif, et ne font aucun effort pénible pour suivre la représentation. Car nos acteurs politiques jouent leur rôle quand l'aube se lève, jouent leur rôle quand le matin s'avance, jouent leur rôle quand le soleil incline vers son couchant, et jouent leur rôle quand la nuit répand ses ténèbres sur toute l'étendue de l'Égypte — ne se lassant jamais du jeu, ne succombant jamais à la fatigue. Et le public, pendant ce temps, travaille et paresse, s'occupe et se relâche, rit entre soi et plaisante entre soi, et les choses vont au mieux de ce que nous aimons. N'est-ce pas Hafiz, que Dieu ait son âme, qui a dit :

*Et si l'on t'interroge sur l'Égypte, dis-leur : c'est une nation qui se divertit
et un peuple qui joue.*

Et que veux-tu que fasse la nation, si son gouvernement a décidé de la divertir ? Et que veux-tu que fasse le peuple, si son ministère a résolu de lui jouer, de temps à autre, un acte ou deux de la pièce théâtrale ?

Cet acte a donc commencé vendredi dans l'un des cercles des partis coalisés, lorsque ce grave parti, en ce moment grave, a pris une grave décision — à soumettre au grave Président du grave ministère samedi matin. Et le début de cet acte, lorsque le rideau s'en leva, fut véritablement captivant, car le public voulait discerner la vérité derrière ces nombreux périls qui se succèdent les uns aux autres sans répit ni délai. Mais les acteurs sont des artistes habiles et accomplis, soucieux avant tout que les choses se compliquent et se compliquent encore, que les choses deviennent critiques et toujours plus critiques, et que les cœurs du public restent attachés le plus longtemps possible à ce qu'ils disent et font, et à ce qu'ils pourraient dire et faire ; c'est pourquoi les acteurs se mirent à dire et à faire, et le public se mit à languir et à brûler d'impatience, jusqu'au soir du samedi, ou plutôt jusqu'à ce que la nuit fût bien avancée dans la soirée du samedi — et voici que les gens avaient beaucoup fait et beaucoup dit, et le public n'avait rien compris. Tout ce qu'ils savaient, c'est qu'une réunion avait eu lieu à cet endroit, et que ceux qui s'étaient réunis s'étaient séparés pour se retrouver ; et le désir du public s'accrut de désir en désir, son impatience d'impatience en impatience, sa montée en descente et sa descente en montée, et ils demeurèrent ainsi une nuit entière et un jour entier, puis une autre nuit entière encore. Puis vint le lundi matin, et ils apprirent la grave décision que le grave ministre avait transmise au grave Président ; et ils rirent, ou plutôt ils se noyèrent dans le rire. Mais le grave Président ne rit pas, il ne

sourit même pas, il ne garda même pas son visage calme et posé ; il se renfrogna et se hérissa, se détourna avec hauteur, et résolut de tout emporter comme une tempête.

Je ne sais si tu seras d'accord avec moi ou non ; mais je trouve l'une des plus belles choses, et des plus splendides, sur la scène du théâtre, que paraisse une colère violente sur le visage des acteurs, dans leurs paroles, leurs actes et leurs gestes, tandis que le public poursuit son rire calme et ininterrompu. Cette contradiction entre la colère feinte sur la scène et la satisfaction naturelle chez le public est vraiment splendide. Et c'est précisément ce que les Égyptiens ont eu la chance de voir et d'apprécier durant la clarté du jour, lundi, et la clarté du jour, mardi, et la noirceur de la nuit entre ces deux jours.

Et le Président du Conseil était au comble de la colère, au comble de la fureur, voulant tout emporter comme une tempête et ne pas vouloir se montrer clément, comme Makram Pacha aime à le dire. Et Makram Pacha lui-même était à la fois furieux et calme, agité et posé, mécontent et satisfait, tournant autour du Président du Conseil sans s'en approcher ni s'en éloigner. Et le public regardait et riait, se noyant dans le rire par moments, et se noyant dans le sommeil quand le rire devenait trop pénible ; mais ils reprirent leur animation mardi soir, lorsque se réunit le comité politique, formé des piliers du régime. Car il semblait au public que l'acte était sur le point de finir, et que le livre était sur le point d'atteindre son terme ; aussi renouvelèrent-ils leur ardeur, comme le voyageur renouvelle son énergie en approchant de son but. Mais le comité politique se réunit, et sa réunion se prolongea, puis il se dissolut, et sa dissolution se prolongea aussi, et le public n'apprit rien, sinon qu'une nouvelle réunion devait nécessairement suivre cette dissolution.

Et la vie n'est-elle pas autre chose que réunion et dissolution — ou dis plutôt, comme Makram Pacha aime à le dire : la vie n'est-elle pas autre chose que convocation et dispersion ? Car le comité se réunit mardi, puis se dispersa, et le public n'apprit rien de son affaire ; alors ils continuèrent à languir et à s'impatienter, voulant atteindre la fin du voyage et voir tomber le rideau, mais on leur dit : attendez, car il y aura réunion et dissolution, convocation et dispersion. Et le comité se réunit mercredi soir, puis se dispersa — mais quelle dispersion inscriront les deux histoires à la fois, l'histoire de la politique et l'histoire de la littérature : l'histoire de la politique, parce que le comité politique avait pris à l'unanimité une grave décision, de la plus haute gravité, prouvant ainsi que le parti de la Kutla n'est pas seul à savoir prendre de graves

décisions, et que l'Égypte compte, hors des membres de la Kutla, des hommes qui savent eux aussi fort bien prendre de graves décisions.

Quant à l'histoire de la littérature, voilà la question des questions, le problème des problèmes, l'histoire qui élèvera la tête de l'Égypte parmi les têtes, qui élèvera haut la voix de l'Égypte parmi les voix, et qui portera le message de l'Égypte aux générations à venir jusqu'à la fin des temps. N'as-tu pas encore compris ? N'as-tu pas lu ce que le Président du Conseil a dit aux journalistes, dans cette splendide et magistrale concision : « Nous nous sommes réunis, nous avons discuté, et nous sommes tombés d'accord » ? Cette phrase ne te rappelle-t-elle rien ? C'est la réplique exacte d'une phrase immortelle dans l'histoire de la littérature mondiale, si souvent citée en exemple qu'elle est devenue elle-même proverbiale. Et je ne prétends pas — Dieu me garde de le prétendre — que le Président du Conseil l'ait imitée ou copiée ; je suis même certain — ou presque certain — que le Président du Conseil a prononcé cette phrase immortelle tout à fait spontanément, car il ne connaissait pas cette autre phrase immortelle que César envoya au Sénat romain après avoir vaincu certaines armées. Connais-tu cette phrase ? Elle ressemble à celle du Président du Conseil comme si les deux phrases avaient été taillées dans une même étoffe — l'étoffe de l'excellence et du génie. Le Président du Conseil a dit aux journalistes : nous nous sommes réunis, nous avons discuté, et nous sommes tombés d'accord ; et César écrivit au Sénat : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » Ne vois-tu pas que notre Président du Conseil ressemble à César par son habileté, son éloquence et sa maîtrise de la concision ? Que dire alors si tu ajoutes qu'il ressemble à César par la fermeté, la résolution et le triomphe ?! Tout cela est fort bien, mais le public n'a rien appris — ou disons plutôt qu'il a appris peu de choses et ignoré beaucoup, et il apprendra tout lorsque le Conseil des ministres se réunira aujourd'hui, ou demain, ou à n'importe quel moment. Vois-tu que cet acte a commencé sa représentation vendredi, à la tombée du soir, et qu'il n'avait pas fini de se jouer jeudi, au lever du jour ?!

Vois-tu que nous avons surpassé les Grecs en longueur et en abondance, et surpassé les Romains en concision et en brièveté ? Peux-tu, après tout cela, t'entêter encore, discuter encore, ou douter encore que l'Égypte soit le carquois choisi de Dieu sur cette terre, le pays élu, supérieur à tous les autres pays, qu'habite un peuple élu, supérieur à tous les autres peuples, que gouverne un ministère élu, supérieur à tous les autres ministères, et sur qui s'étend une heureuse époque élue,

supérieure à toutes les autres époques ?

Et après tout cela, où en sommes-nous des négociations ?! Allons-nous vers elles, ou nous en détournons-nous ? Une seule personne d'entre nous s'en approchera-t-elle, le Président du Conseil, ou deux personnes, le Président du Conseil et le ministre des Affaires étrangères ? Makram Pacha y participera-t-il au début, au milieu, ou à la fin ? Et les Libéraux constitutionnels, où se situent-ils dans tout cela ? Occupent-ils la position de la tête ou celle de la queue ? Toutes ces questions, il n'y a aucun moyen d'y répondre avant que le rideau ne tombe. Mais j'ai moi-même deux réponses à ces questions : l'une est ce vers de Hafiz, que Dieu ait son âme :

*Et si l'on t'interroge sur l'Égypte, dis-leur : c'est une nation qui se divertit
et un peuple qui joue.*

Et la seconde est ceci : les négociations peuvent avoir lieu, ou elles peuvent ne pas avoir lieu, et parmi les partis, certains occuperont la position de la tête et d'autres tomberont dans la position de la queue ; mais ce qui importe est tout autre chose que les négociations et que la position des partis dans ces négociations, c'est que l'heureuse époque demeure, et que le peuple reste précisément là où on veut qu'il soit : soumis, humilié, content de recevoir pour tout butin de voir ses politiciens jouer pour lui sur la scène du théâtre.